

HENRI-CHRISTIAN GIRAUD

Une histoire de la révolution hongroise



éditions du
ROCHER.

UNE HISTOIRE
DE LA REVOLUTION HONGROISE

DU MEME AUTEUR

De Gaulle et les communistes, Albin Michel, 1988 et 1989, T.1
L'Alliance (juin 1941-mai 1943), T. 2, Le Piège (mai 1943-janvier 1946).

« Les relations De Gaulle-Staline pendant la guerre » in Stéphane Courtois et Marc Lazar (sous la direction de), *50 ans d'une passion française, De Gaulle et les communistes*, Balland, 1992.

Terres de Mafia, J.-C. Lattès, 1993.

Réplique à l'amiral de Gaulle (dir.) Le Rocher, 2004.

Le Printemps en octobre. Une histoire de la révolution hongroise,
Le Rocher, 2006.

L'Accord secret de Baden-Baden, Le Rocher, 2008.

Camus (collectif), Ed. Le Figaro, 2010.

Vive Henri IV (collectif), Ed. Le Figaro, 2010.

Chronologie d'une tragédie gaullienne – Algérie :
13 mai 1958 – 5 juillet 1962, Michalon, 2012. (Prix Algérieniste)

1914-1918 La Grande Guerre du général Giraud, Le Rocher, 2014.

HENRI-CHRISTIAN GIRAUD

UNE HISTOIRE
DE LA REVOLUTION HONGROISE

éditions du
ROCHER

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

Le Printemps en octobre : Une histoire de la révolution hongroise

© 2006, Editions du Rocher

ISBN 978-2-268-05842-9

Pour la présente édition

© 2016, Groupe Artège

Éditions du Rocher

28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN 978-2-268-08985-0

EAN pdf : 9782268091280

Prologue

J'avais douze ans. Deux ans plus tôt, la chute de Diên Biên Phu et la Toussaint rouge m'avaient tiré de l'enfance. Et j'assistais, maintenant, à l'insurrection d'un peuple de dix millions d'habitants contre un autre de deux cents millions, fort de la plus forte armée du monde. Insolence sublime !

D'emblée, bien sûr, comme dans la cour de récréation, j'ai pris parti pour le petit contre le grand. Des gosses de mon âge affrontaient des chars. Revolver au poing, ils tentaient de les neutraliser en grimpant sur leur carapace et en tirant sur l'équipage à travers les meurtrières, ou de les faire sauter en se ruant sur eux, un cocktail Molotov à la main. Il faut avoir essayé – ne serait-ce qu'à l'exercice – de neutraliser un char, pour deviner toute l'implication physique et morale d'une telle action.

Sans doute, quand on perd tout, le courage peut-il devenir une patrie.

Je dois, je le sais, à cette geste magyare contre le communisme une partie de moi-même. De mes pensées et de mes déterminations. Elle m'a préservé à temps des séductions mortifères d'une idéologie dont certains grands esprits, autour de moi, avaient fait une religion. Et rappelé, à tous les moments importants de ma vie, la grandeur et la nécessité de cette insolence, dont le génie français a su faire, autrefois, une vertu.

Je dédie ce livre aux héros hongrois de ce combat grandiose, qui sonnait, en réalité, mais sans que nous le sachions encore, le glas de l'empire soviétique.

Victoire d'une défaite.

Je le dédie aussi aux reporters qui l'ont couvert, et, plus particulièrement, à celui dont le sourire d'archange hante

depuis mon souvenir : Jean-Pierre Pedrazzini, reporter photographe à *Paris-Match*, mortellement blessé, le mardi 30 octobre 1956, à Budapest. Il avait 29 ans.

H.-C. G.

« Vous êtes des héros
Mais non pas les héros de nos chants du passé
Il n'est pas de mot qui soit digne de vous
Ce mot nous n'aurons de cesse que nous ne
l'ayons trouvé. »
(poème anonyme)

On racontait alors que Staline avait laissé à ses successeurs trois enveloppes à ouvrir successivement en cas de difficultés. Lorsque la première difficulté a surgi, on a ouvert la première enveloppe qui donnait ce conseil : « Mettez tout sur mon dos. » Quand de nouvelles difficultés ont surgi, on a ouvert la deuxième enveloppe qui donnait ce conseil : « Faites mieux que moi. » Khrouchtchev ne résista pas au désir de décacheter la troisième enveloppe avant de prendre son ultime décision dans l'affaire hongroise. Le conseil était le suivant : « Faites comme moi. »

Après Staline, il restera le stalinisme.

Arthur Koestler

Préface

L'automne ressuscitait sous un vent chaud venu de l'Ouest.

Des collines de Buda aux faubourgs de Pest, la capitale magyare résonnait d'une tonalité inhabituelle, qui sollicitait l'attention de tous et la préparait à la venue d'une grande fièvre. Comme si, sensible enfin au mouvement bienfaisant de la vie, Budapest, en ce lundi 22 octobre 1956, se réveillait d'une longue et douloureuse léthargie...

Depuis trois heures de l'après-midi, les bâtiments de l'université polytechnique bourdonnaient d'une rumeur soutenue. Le comité exécutif de la DISZ, la très impopulaire organisation des jeunesses communistes, y tenait une réunion extraordinaire, avec la participation des professeurs et des dirigeants du Parti. En d'autres temps, peu d'étudiants s'y seraient rendus, mais un vent nouveau et fort, en provenance de Pologne, balayait peu à peu les distinctions politiques hier encore très vives dans la jeunesse hongroise, faisant naître dans les esprits quelque chose qui ressemblait à l'espérance¹.

À Győr, la veille, au cours d'une réunion au théâtre Jokai – une réunion que le journal local décrivait comme le « premier

1. Un rapport des services de renseignement américains conclut en 1955 : « L'échec de l'organisation de jeunesse du Parti, la DISZ, porteuse des plus hautes espérances du régime, est significatif. Malgré quelque sept ans d'endoctrinement intensif et de pressions disciplinaires, la jeunesse n'est toujours pas en passe de devenir le réservoir de cadres intellectuels dont le Parti a besoin. Elle est toujours en proie au scepticisme et à l'apathie, et le Parti a dû reconnaître que la situation était à la fois déconcertante et périlleuse », Département d'État des États-Unis, rapport confidentiel, 1^{er} février 1955.

débat totalement libre et franc depuis 1948» –, le dramaturge Gyula Hay, prix Kossuth de Littérature, et connu pour être l'un des dirigeants du groupe des écrivains communistes, s'était évertué à répéter qu'un écrivain devait être libre de « penser comme un marxiste ou un non-marxiste ».

Une révolution, dans ce pays sous la terreur, où l'on avait « un pied dans la tombe, et l'autre en prison » !

Une révolution, dont les prémices remontaient à quelques semaines seulement. Exactement, au 6 octobre, jour des obsèques nationales de l'ancien ministre des Affaires étrangères, Laszlo Rajk, du général en chef, György Palfy, de Tibor Szonyi et d'Andras Szalai, dirigeants de la section des Cadres du Parti, quatre piliers du régime communiste pur et dur, immolés en 1949 par les staliniens sur l'autel de l'antititisme¹.

Il se murmurait que c'était Julia Rajk, la veuve, emprisonnée cinq ans et séparée de son bébé, qui avait exigé du pouvoir que la cérémonie de réhabilitation eût lieu le 6 octobre – jour de fête nationale abolie par le régime, mais encore très présente dans tous les esprits : celle des martyrs d'Arad, les treize généraux hongrois ayant participé à la lutte pour l'indépendance, ainsi que le comte Lajos Battyhany, le chef du premier gouvernement hongrois indépendant, victimes, en 1849, de l'absolutisme autrichien...

Même le *Szabad Nep*, l'organe du parti communiste, s'était, pour une fois, laissé aller à décrire la réalité : « La manifestation silencieuse de centaines de milliers de personnes fut comme un serment : le serment de préserver la mémoire des disparus, et aussi de se souvenir des sombres pratiques de tyrannie, d'illégalité, de calomnie et de spoliation... Le peuple montait la garde d'honneur autour des cercueils. La silencieuse manifestation

1. Selon Miklos Molnar, quand Matias Rakosi avait été chargé par Moscou de monter un grand procès antititiste avec un protagoniste important, il avait hésité entre Imre Nagy et Rajk. Si le dictateur avait fini par choisir ce dernier, c'était vraisemblablement pour se débarrasser du même coup d'un rival potentiel plus dangereux que Nagy. Rien, en revanche, ne permet de déceler un désaccord politique entre le Staline hongrois et Rajk, organisateur de l'État policier dont il fut la victime – après bien d'autres. Miklos Molnar, *Victoire d'une défaite*, Fayard, 1968, p. 114.

commença. Est-il possible d'en rendre compte en se basant seulement sur des impressions consécutives aux faits et aux événements? Non! Il n'est pas possible de parler de deuil en décrivant le défilé. Les gens étaient rendus muets non seulement par leur chagrin, mais par une haine brûlante, par le souvenir que ces camarades, ces hommes, furent exécutés comme ennemis de la patrie, comme ennemis du peuple! On nous avait fait croire – et nous les avons acceptées – les calomnies répandues sur vous! Camarades, pardonnez-nous¹!»

La pièce se jouait encore entre communistes. Mais plus pour très longtemps...

Tout se passait comme si, ce jour-là, le peuple hongrois avait repris ses esprits. Et, dans ce cimetière bondé, où les bourrasques de vent arrachaient les drapeaux rouges et cassaient les mâts sous les hurras et les bravos de la foule, Guy Turbet-Delof, directeur de l'Institut français à Budapest, avait pressenti que cette tempête en annonçait une autre, d'un tout autre genre. Rentré à l'ambassade, il avait aussitôt rédigé à l'adresse du Quai d'Orsay une dépêche annonçant «qu'une révolution était en préparation²».

Deux semaines plus tard, à Győr, capitale de la Hongrie occidentale, Gyula Hay lui donnait raison :

– Nous vivons un moment de grands changements, prédisait le vieux dramaturge. Tout a commencé en Union soviétique avec la mort de Staline. Puis la Yougoslavie a réussi à sauvegarder son indépendance et, maintenant, c'est au tour de la Pologne et de la Chine de construire le socialisme sur la base de leurs caractéristiques nationales, et sur leur passé. Nous devons suivre leur exemple. Cela ne dépend que de nous.

Et Lajos Simon, un autre de ces écrivains gagnés par la contestation, avait même osé dire que les Russes étaient des

1. *A White Book*, édité par Melvin J. Lasky, *The Hungarian Revolution*, Londres, 1957, p. 37 ; trad. fr., Lasky et Bondy, *La Révolution hongroise, Une histoire du soulèvement d'octobre*, Plon, 1957, p. 12. Ci-après : *A White Book*...

2. Guy Turbet-Delof, *La Révolution hongroise de 1956, Journal d'un témoin*, Éd. Ibolya Virag, 1996, p. 5 et 12.

hôtes bienvenus en Hongrie, mais que leur présence militaire n'était plus nécessaire...

Un point que John McCormac, correspondant du *New York Times* en Hongrie, s'était, bien entendu, empressé de souligner dans son journal¹.

Dans le grand amphithéâtre de l'université, des étudiants des facultés des lettres, d'économie politique et de médecine se mêlaient aux futurs ingénieurs. Le Tout-Budapest étudiant semblait s'être donné rendez-vous, ici, en ce 22 octobre 1956 ! Et un vacarme de pieds frappant le sol en cadence et d'acclamations enthousiastes secouait le bâtiment. « Nous sommes environ cinq mille ! raconte Mihaly Samson, un étudiant en seconde année. Séance inoubliable, qui dure onze heures d'affilée, pendant lesquelles nous parlons interminablement, comme nous savons si bien le faire, nous autres Hongrois. Cette fois, pourtant, il ne s'agit pas de paroles vaines². »

Des questions de revendications purement universitaires, on en était venu, en effet, aux questions plus sensibles, comme la longueur des cours de marxisme et l'étude obligatoire de la langue russe.

Il était environ 17 heures, lorsque Matyas Horvath, un étudiant en première année à la faculté des lettres, arriva sur les lieux, attiré comme bien d'autres par la rumeur. Il croisa des têtes connues.

– Les gens de la DISZ se sont fait avoir comme des bleus, lui dit-on. Ils croyaient pouvoir contrôler le mécontentement et couper l'herbe sous les pieds des dissidents avec une proclamation de type corporatif, mais ils se sont laissé déborder. Il faut dire que le ton est monté très vite...

Matyas Horvath apprit aussi que la salle avait acclamé la décision, prise l'avant-veille, à Szeged, de quitter la DISZ, et qu'elle avait voté dans la foulée la reconstitution de la MEFESZ (Fédération des associations d'étudiants des universités et collèges).

1. *A White Book*, p. 43-44 ; trad. fr., p. 19.

2. Cité in Tibor Meray, *Budapest*, Robert Laffont, 1966, p. 27.

Il accusa le coup : la MEFESZ reconstituée ? En 1948, après trois ans d'existence seulement, l'organisation des étudiants libres avait été contrainte de se saborder, mais son fantôme hantait encore une université livrée désormais à la DISZ, devenue, selon l'expression consacrée chez les étudiants, l'« instrument aveugle d'organes supérieurs »...

L'amphithéâtre était comble. Le jeune homme fut surpris par le souffle chaud, presque violent, qui s'en dégageait. Au moment où il pénétrait dans la salle et se glissait aux côtés du Pr Istvan Pribecky, qui se tenait debout sous l'escalier et n'en revenait manifestement pas de la liberté de ton des apostrophes, une voix criait :

– La vérité, c'est que les Russes nous exploitent pire qu'une colonie !

« Les 4 000 étudiants se massèrent dans le hall, hurlant leur approbation, raconte Judith Listowel, la correspondante du *Saturday Evening Post*. Aussitôt, le secrétaire de la DISZ joua des coudes pour se frayer un chemin vers la tribune et tenta de dire que les Russes étaient les amis et les libérateurs de la Hongrie. Il fut presque éjecté de la salle¹. »

Une autre voix surenchérit :

– Des innocents sont en train de pourrir en prison, et personne n'ose en parler !

Une autre encore s'éleva :

– On nous répète que le niveau de vie n'a pas cessé d'augmenter, mais il est plus bas qu'en 1948 !

– On crée un complexe sidérurgique géant dans un pays qui n'a ni fer ni coke !

Chaque fois, le tumulte reprenait de plus belle.

À la tribune, Matyas Horvath identifia quelques professeurs, la secrétaire du Parti, Mme Ladislav Orban, la femme du ministre adjoint de l'Éducation nationale, et des rescapés du bureau de la DISZ. On sentait chez eux comme un flottement... D'ailleurs, il y avait des chaises vides. Du jamais vu !

1. *A White Book*, p. 43 ; trad. fr., p. 19.

En face, compacte, la foule. Au premier rang, parmi d'autres étudiants en lettres, le jeune homme reconnut son ami, Janos Kovacs, à ses cheveux blonds presque blancs. Il entreprenait de le rejoindre, quand une clameur monta, énorme : « Vive Gomulka ! Vive la Pologne ! »

La veille, malgré l'arrivée inopinée à Varsovie de Khrouchtchev, venu en force avec Mikoyan, Molotov et Kaganovitch pour tenter de colmater les brèches grandissantes entre les deux pays, le parti ouvrier polonais avait osé nommer Wladislaw Gomulka premier secrétaire du Comité central, le réintégrant ainsi – sous le nez des Soviétiques – dans ses anciennes fonctions, après des années de disgrâce et de détention. L'étincelle polonaise venait de mettre le feu aux poudres hongroises par un simple phénomène de contagion révolutionnaire, analogue à celui qui avait enflammé l'Europe en 1848.

Une autre clameur fit trembler l'amphithéâtre : « La démocratie en Hongrie ! » Un élève architecte de quatrième année s'empara du micro et se planta devant la secrétaire du Parti :

– En Union soviétique, commença-t-il, les dirigeants ont entrepris la liquidation de l'héritage stalinien. Il y a huit mois, à l'occasion du XX^e Congrès, le camarade Khrouchtchev a révélé les crimes de Staline. La divulgation du secret a été suivie là-bas de réformes de toutes sortes dans l'agriculture, dans l'industrie, dans la législation et, même, même ! dans la vie du Parti ! Je ne nie pas les progrès qui ont été réalisés par nous pendant les dix-huit mois de la présidence d'Imre Nagy. Les choses avaient beaucoup évolué en Hongrie. Beaucoup ! Nous respirions plus librement... Mais Rakosi a écarté Nagy du pouvoir pour nous replonger dans un deuxième stalinisme. Cette année, au mois de juillet, nous avons enfin été débarrassés de Rakosi. Nous n'ignorons pas le rôle qu'ont joué les camarades soviétiques dans l'éviction de « notre petit Staline ». Nous leur en savons gré. Mais nous espérions alors une amélioration rapide de notre situation. Il n'en est rien ¹.

1. Cité in Tibor Meray, *Budapest*, Robert Laffont, 1966, p. 28.

Et l'on arrivait ainsi à cette fin d'octobre 1956 sans avoir constaté aucune véritable réforme, aucun changement démocratique. Les choses traînaient. Les dirigeants actuels semblaient encore subjugués par l'ombre de Rakosi, sa silhouette courtaude, son crâne lisse comme un œuf et ses dents en or, alors que les camarades polonais prenaient en main les destinées de leur pays ! L'étonnement et le malaise des premiers moments une fois dissipés, les camarades soviétiques eux-mêmes finiraient par les approuver. Pourquoi les Hongrois ne suivraient-ils pas cet exemple ? Pourquoi ne profiteraient-ils pas sur l'heure des changements survenus en Pologne ?

Une voix de stentor s'éleva :

– Il existe un moyen, dès maintenant, d'obtenir ce que nous voulons et il tient en trois mots : Nagy au pouvoir !

C'était Jozsef Szilagyi qui intervenait. À son physique impressionnant, la foule reconnut l'ancien colonel de la police, mis à pied par le régime pour avoir pris la défense de la mémoire de Laszlo Rajk, et lui fit une ovation ; puis elle se mit à scander : « Vive Imre Nagy ! Vive le Gomulka hongrois ! »

Un étudiant se hissa sur l'estrade, s'approcha du micro et, d'un geste, demanda le silence. Le jeune homme n'était pas grand, mais il y avait quelque chose de romain dans son attitude. Malgré l'échauffement de la salle, la gravité qui se dégageait de sa personne suffit en quelques secondes à imposer le calme. Et ce fut bientôt dans le silence de plusieurs milliers de respirations contenues que le jeune homme commença à parler, à voix presque basse :

– Il faut désigner la vraie cause de nos vrais maux : l'occupation étrangère de notre pays...

Dans la salle, la tension fut tout de suite extrême, perceptible à mille signes sur le visage multiple de la foule immobile. Orban, la secrétaire du Parti, tenta bien un baroud d'honneur, mais, raconte Judith Listowel, les sifflets couvrirent sa voix, et elle fut poussée hors de la salle. Alors, le doyen, communiste, gagna la tribune et insista pour qu'on l'écoute. Mais il n'eut pas plus de chance, et lui aussi fut écarté sans ménagement...

Et malgré la présence de nombreux dignitaires du Parti dans l'appareil universitaire, fort de l'approbation sans réserve de la

foule, le jeune homme fit valoir qu'aucune solution n'était et ne serait possible tant que la Hongrie resterait soumise à la loi de l'étranger, tant que le peuple hongrois ne serait pas redevenu lui-même, hongrois d'abord !

– Longtemps, c'est vrai, dit-il, nous avons vécu dans la peur, mais, aujourd'hui, nous sommes au-delà de la peur ! Aujourd'hui, oui, nous exigeons l'évacuation immédiate des troupes soviétiques de notre pays !

Une voix forte s'éleva de la foule :

– Nous voulons être débarrassés des Russes !

Alors, comme brusquement libérée de quelque hypnose maléfique, l'assistance, debout, hurla : « Les Russes dehors ! » L'édifice en trembla. Mais après l'explosion de cette haine trop longtemps contenue, la foule comprit qu'elle venait de franchir le point de non-retour, et elle se sentit soudain vulnérable... Il ne lui restait plus que l'espérance, et celle-ci s'incarnait dans un nom qu'elle scanda comme une incantation pour éloigner le spectre de la violence qu'elle venait de libérer de ses entrailles : « Nagy ! Nagy ! Nagy ! »

– Parfaitement, que vive Imre Nagy, et qu'il reprenne la direction du pays ! reprit un autre orateur au moment où la foule s'essouffait. Mais attention ! Il ne peut être question, seulement, d'un changement de personne. Il nous faut un programme, un nouveau, un vrai programme, qui trace avec précision des voies neuves. C'est à nous, oui, à nous, la jeunesse de ce pays, de formuler les revendications de notre nation. Comme il y a cent huit ans, nous sommes chargés de définir ce que réclame la nation hongroise !

Un frisson chaleureux parcourut l'assistance. L'orateur avait touché juste. Les événements de 1848 n'avaient-ils pas pris naissance à Budapest sous le feu de la jeunesse révoltée ? L'analogie était grisante. Un enthousiasme général s'empara de la salle. Vingt, trente, quarante mains se levèrent pour formuler des propositions... Là-haut, sur la tribune, le jeune homme prit au vol un cahier que lui tendait une longue fille brune aux pommettes hautes, et se mit à noter dans la fièvre : « 1) Nous demandons l'évacuation immédiate de toutes les troupes soviétiques conformément aux dispositions du traité de paix. 2) Nous

demandons l'élection au scrutin secret par tous les membres du Parti, de la base au sommet, de nouveaux dirigeants aux échelons inférieur, moyen, et supérieur du parti des travailleurs hongrois. 3) Nous demandons la reconstitution du gouvernement sous la direction du camarade Imre Nagy ; tous les chefs criminels de l'ère stalino-rakosiste doivent être immédiatement relevés de leurs fonctions. 4) Nous demandons un procès public dans l'affaire criminelle de Mihaly Farkas et de ses complices. Matias Rakosi, qui est le principal responsable de tous les crimes d'un passé récent, ainsi que de la ruine du pays, doit être ramené en Hongrie et traduit devant un tribunal populaire. 5) Nous demandons que des élections générales aient lieu dans le pays, au scrutin universel et secret et avec la participation de plusieurs partis, pour élire une nouvelle assemblée nationale, et que l'on reconnaisse le droit de grève aux travailleurs. 6) Nous demandons la révision et le réajustement des rapports hungaro-soviétiques... »

Pendant que la charte prenait corps, la discussion continuait dans la salle. Chacun avait son mot à dire : pourquoi ne créerait-on pas un parlement de la jeunesse ? Pourquoi, encore, n'ouvrirait-on pas un débat national sur les résolutions adoptées ?

Bientôt, des facultés de lettres et d'histoire, où se tenaient des assemblées analogues, parvinrent d'autres revendications. On en fut bientôt à 14 points. Puis à 16, puis à 30...

Un étudiant prit alors le micro pour inviter la radio à retransmettre le débat en cours, afin que le peuple des travailleurs entende sans déformation la « vraie voix » de la jeunesse hongroise. Puis, à son tour, le poète Zoltan Zelk, un représentant de l'Association des écrivains, proposa d'exprimer la solidarité hungaro-polonaise en déposant, le lendemain, une gerbe aux pieds de la statue du général Bem, héros de la guerre d'indépendance de 1848 et, également, d'origine polonaise. Sa proposition fut adoptée à l'unanimité.

Tout allait vite, trop vite...

Un ancien professeur engagea les étudiants à la prudence. Était-ce une recommandation ou un avertissement ? Voire une menace ? Quelqu'un lui répliqua un peu agressivement :

– Nous voulons une manifestation silencieuse, car seule une manifestation paisible et ordonnée nous permettra d'atteindre nos buts.

Matyas Horvath, qui était près de lui, crut voir de l'inquiétude dans les yeux du vieil homme.

À 19 h 30, le bulletin d'information de Radio Kossuth tenta de mettre un terme aux rumeurs diverses qui commençaient à courir dans la ville en publiant le communiqué suivant : « Un travail constructif est en cours dans les assemblées d'étudiants, dans un esprit très vivant, sans provocation ni démagogie. On entend de temps à autre des interventions extrémistes, mais la majorité ne semble pas vouloir se laisser manœuvrer. » Le communiqué fut, bien sûr, accueilli par des éclats de rire. Judith Listowel raconte :

« Une voix cria : "Il faut éditer nos revendications." "Non, répliqua une autre, il faut les faire diffuser par la radio." Pribeky s'offrit d'y conduire une délégation de trois étudiants avec sa voiture. Il possédait une petite Topolino italienne. Quand ils passèrent devant le musée national, qui se trouve à une centaine de mètres du siège de Radio Kossuth, il arrêta sa voiture et dit à ses passagers : "Bon, montrez-moi vos revendications." Il les lut, puis leur dit : "Vous ne pouvez pas apporter ce fatras au studio : il faut le réduire aux dix points qui comptent." Et, dans sa voiture, le professeur Pribeky entreprit de résumer les trente revendications des étudiants... Un peu plus tard, il déposa les trois étudiants devant l'entrée de l'immeuble de la Radio, mais ils furent vite de retour, furieux : "La radio veut seulement diffuser cinq de nos revendications, dirent-ils. Ils ne veulent pas diffuser celle qui concerne le retrait des troupes soviétiques, ni celle qui concerne l'exploitation de l'uranium, ni celle concernant la mise en procès de Rakosi, etc. Que faire ?" Pribeky les raccompagna à l'université où les débats se poursuivaient. Leur récit souleva une immense indignation. »

Durant l'absence de la délégation, l'université s'était gonflée d'un nouvel afflux d'étudiants, mais aussi d'ouvriers de Csepel, de l'usine de Belojanis, et de mineurs de Dorog. La réunion tournait progressivement et naturellement à la manifestation. Une manifestation dont les échos se répandaient jusque dans

les faubourgs et poussaient les dirigeants du cercle Petöfi (un cercle culturel créé depuis peu) à se réunir d'urgence pour ne pas être dépassés par le mouvement étudiant et pour imposer leurs propres revendications, dans un style soigneusement poli, à la manifestation du lendemain.

À 21 heures, un étudiant fit une suggestion au micro :

– Puisque la radio refuse de diffuser nos revendications, allons les montrer à Nagy...

La suggestion fut acceptée à l'unanimité, et Pribeky se porta de nouveau volontaire pour conduire la délégation à la villa de l'ancien président du Conseil, 41 rue Orso, à Rozsadomb (la colline des roses), quartier résidentiel des pachas pendant l'occupation ottomane et, maintenant, des dignitaires du parti communiste. Mais les environs de l'habitation de Nagy étaient encerclés par des agents de l'AVH, la police secrète. « Il ne peut pas vous voir ce soir, dit un policier aux étudiants, il est très fatigué. Peut-être pourra-t-il vous voir demain... » En réalité, Imre Nagy n'était pas à Budapest, ce soir-là, mais à Badacsony, au nord du lac Balaton. Et il ignorait à cette heure-là être l'objet d'une telle ferveur de la part des étudiants.

Au retour de la délégation, il y eut dans l'amphi un moment d'abattement, qui s'accrut encore lorsque les rédacteurs de *Jeunesse libre*, le journal des Jeunesses communistes, qui avaient fini par se laisser gagner par l'ambiance générale, refusèrent à leur tour de publier certaines revendications. Ils ne cachèrent pas qu'ils craignaient pour leur sécurité personnelle s'ils imprimaient la demande de retrait des troupes soviétiques. Ils avaient raison, et personne ne leur en voulut.

On tournait en rond. Le programme des polytechniciens atteignait maintenant quatorze points. Puis, enfin, seize. Il fallait absolument les diffuser et faire connaître le parcours de la manifestation du lendemain.

– Nous n'avons pas le choix, dit alors un étudiant, il faut réquisitionner toutes les machines à écrire disponibles dans toutes les facs...

– Il y a aussi les duplicateurs réservés à la reproduction des cours ! ajouta un autre.

Le directeur de l'université tenta de s'opposer mollement :

– Je vous rappelle qu’il est interdit de reproduire un texte, quel qu’il soit, sans l’accord du Parti...

– Oui ! ironisa une voix, nous le savons : « Le Parti est notre cerveau, notre guide et notre arme. »

Ignorant l’intervention du directeur, dont on ne savait s’il était blême de peur ou de rage, ce fut la ruée. Mais, auparavant, il fut décidé de faire précéder les « seize points » du préambule suivant :

« Étudiants de Budapest : la résolution qui suit a vu le jour, le 22 octobre 1956, à l’aube d’une ère nouvelle de l’histoire hongroise, dans la grande salle de l’université technique, et elle est issue d’un mouvement spontané de plusieurs milliers de jeunes Hongrois qui aiment leur patrie. »

Matyas Horvath le sentait aussi sûrement que la terre sous ses pieds ou le ciel au-dessus de sa tête : cette fois, l’explosion que son père n’avait cessé de prédire était là, et bien là ! Jusqu’à la fin, et malgré le mal qui le rongait, l’ancien ingénieur assistait à toutes les réunions du cercle Petöfi : celle du 14 juin précédent, qui avait vu le philosophe György Lukacs surgir de la fumée de son cigare comme un faune de son buisson et s’insurger dans un grand mouvement de bras nerveux contre la « production philosophique à la chaîne » ; celle du 18 juin, qui avait entendu la veuve de Rajk, longue et hâve, maudire les bureaucrates, tétanisés sur leur estrade, d’avoir « détruit toute espèce de moralité en Hongrie », puis prendre la salle à témoin pour leur promettre le plus terrible châtiment : « Je ne goûterai pas un instant de repos tant que chacun de ces hommes, qui ont ruiné le pays, corrompu le Parti, liquidé des milliers de personnes et réduit des millions d’autres au désespoir, n’aura pas reçu ce qu’il mérite ! » ; celle, enfin, du 24 juin, au cours de laquelle les deux Tibor, l’écrivain Déry et le journaliste Tardos, avaient rivalisé d’ardeur pour dénoncer dans les dirigeants du pays des « porteurs de germes » et appeler à l’occupation des imprimeries pour donner une chance à la liberté de la presse ! « D’où viennent tous nos malheurs ? s’était écrié le premier. C’est bien simple : Nous ne sommes pas libres ! »

À 21 heures, toute la ville était au courant de cette extraordinaire séance et la rue Vaci était restée entièrement bloquée par la foule jusqu'à 3 heures du matin. Déry et Tardos avaient bien sûr été exclus du Parti, les membres du Cercle Petöfi s'étaient vus dénoncer comme « fascistes », « impérialistes » et « agents stipendiés des Américains », et Rakosi avait dressé une liste de quatre cents personnes à arrêter d'urgence.

En lui racontant ces joutes, le père de Matyas exultait, perdant toute prudence. Ah ! il était loin, le temps des chuchotements, des regards appuyés et des mises en garde avant chaque rentrée scolaire : « Mon fils, tu ne dois pas répéter à l'école un seul mot de ce que tu entends à la maison, sinon ton père ira en prison. » Le 5 mars 1953, jour de la mort de Staline, pour fêter l'événement, il lui avait servi – c'était la première fois que Matyas voyait du vin sur la table familiale – un grand verre de tokay, en lui disant : « Bois, mon fils, pour te souvenir de ce jour. Si tu aimes, tu t'en souviendras longtemps ; si tu n'aimes pas, tu t'en souviendras toute ta vie. »

Comme beaucoup, alors, son père croyait à une intervention de l'armée ouest-allemande pour les libérer des Soviétiques !

D'où venait la rumeur ? Sans doute de la maladresse de la propagande rakosiste qui grossissait inconsidérément le danger allemand...

Au lendemain du départ de Rakosi (dit le « sage et bien-aimé père du peuple hongrois », dit aussi « le chauve » ou « l'ébouriffé », à qui Staline avait confié la tâche de coloniser la Hongrie, et qui s'était révélé l'un des plus impitoyables despotes d'un ^{XX}^e siècle qui pourtant n'en manquait pas !), prié d'aller soigner son ulcère à Moscou, la religion de l'ingénieur était faite : « Le Parti est dans la nasse. Il a déchaîné des forces qu'il est incapable de contrôler pacifiquement, et il n'est plus capable de revenir à la manière forte d'antan ! Restent les fous furieux du Kremlin. Avec ceux-là, tout est possible... »

Mais il ne croyait pas à Nagy. « C'est un communiste bon teint qui ne rêve que d'être réintégré dans les rangs du Parti, un moscoutaire à genoux devant l'Union soviétique toujours prête à venir en aide aux hommes de son espèce, qui ne sont là que parce que l'armée rouge est là. »

– Mais papa, il est honnête lui, au moins.
– C’est vrai, comparé aux autres... Mais il faut voir ce que sont les autres !
– C’est un moine.
– Un moine communiste.
– Nous n’avons pas le choix, avait encore plaidé Matyas.
– Sans doute, sans doute. Mais sa patrie, c’est le Parti, ce n’est pas la Hongrie !

Le pays avait la fièvre, mais le pouvoir continuait de se voter des satisfecit. Et la fièvre de son père montait en proportion. Sa fin était proche. Il mourut le 18 septembre, au lendemain de la déroute des stalinienis aux élections de l’assemblée générale de l’Association des écrivains.

Un signe important, et peut-être même « le » signe, que cette démonstration de courage des intellectuels, si l’on en croyait ce que disait le poète Zoltan Zelk en quelques vers :

« Je ne suis pas digne de louanges
Crois-moi, mon ami, ça me glace les os
De t’entendre louer mon courage.

Je ne suis pas un tigre ; je suis un être humain,
Mon cœur usé est un nid de frayeurs.
Crois-moi : j’ai peur ; j’ai peur.

Je suis un être humain, je vis comme un être humain,
Comment pourrai-je être courageux ?
Je crains seulement d’être indigne.
Et de cela, j’ai plus peur que de la mort¹. »

Matyas Horvath abandonna la machine sur laquelle il s’acharnait depuis trois heures. Un autre étudiant prit sa place aussitôt. Il était 4 heures du matin. Le jeune homme partit à la recherche de son ami Janos Kovacs, qu’il finit par découvrir s’activant à la confection de ballots de tracts plus ou moins

1. Zoltan Zelk, *Irodalmi Ujsag* (Budapest), 5 mai 1956.

lisibles que l'on transportait en taxi, en autocar ou, même, en camion de lait, à travers la ville et vers la province.

Les deux jeunes gens sortirent de la ruche. Épaule contre épaule, ils gagnèrent les berges du Danube. À leurs pieds, le fleuve roulait ses eaux noires.

– Enfin ! murmura Janos.

Il y avait dans ce simple mot tout l'espoir du monde.

– Les gens du Cercle Petöfi ont tenté de nous imposer leurs revendications soigneusement aseptisées, continua le jeune homme. Pour eux, Farkas devrait être jugé « selon les normes de la légalité socialiste ». Ils ne parlaient, bien sûr, ni du départ des Russes, ni d'élections libres, et plaçaient « respectueusement » leur confiance dans le Comité central – cité six fois –, espérant qu'il ferait revivre la « démocratie socialiste » – citée deux fois –, la « légalité socialiste » – également citée deux fois – et le « principe léniniste d'égalité absolue »... Ils n'ont rien compris ! C'est pour ça qu'il fallait faire vite. Les profs se sont réunis et ils ont décidé que seuls les titulaires de cartes d'étudiants seront admis à franchir les portes de la fac, et que les manifestants défileront par rangs de dix, bras dessus, bras dessous, comme dans les cortèges communistes, pour éviter ainsi les banderoles et les slogans indésirables... On croit rêver !

Perdu dans ses pensées, Matyas Horvath regarda son ami sans le voir. Pour la première fois, quelqu'un avait osé crier à haute et intelligible voix devant une foule hongroise : « Les Russes doivent partir ! » Et l'énergie libérée par ces simples mots fusait à travers la capitale, réveillant le peuple magyar, car ils le touchaient au point sensible. Une « histoire drôle » résumait ainsi la grande : « Notre pays a connu trois désastres au cours de son histoire : la défaite devant les Mongols, la conquête par les Turcs, et la libération par l'armée rouge. » Les souvenirs des violences, et des viols, surtout, qui avaient accompagné cette libération, étaient encore à vif, même si les dirigeants, tous les dirigeants, s'attachaient à en minimiser l'importance et à interdire aux écrivains, fussent-ils des favoris du régime, d'en parler. Tamas Aczel, prix Staline, raconte ainsi avoir assisté à une réunion où, une seule fois, ce sujet tabou fut abordé en présence de Matias Rakosi, qui s'emporta alors : « Laissez tomber à la fin

ces bêtises ! À quoi bon écrire là-dessus ? Il y a en Hongrie trois mille villages. Supposons qu'ils aient violé trois femmes par village, cela fait au total neuf mille femmes. Vous trouvez que c'est beaucoup ? Qu'il vaille la peine de faire tant de bruit pour cela ? Eh, vous autres littérateurs, vous ne connaissez pas la loi des grands nombres¹ ! » Ensuite, et dans presque chaque famille hongroise, il y avait eu au moins une personne arrêtée par les Russes ou par l'AVH. Ce qui faisait autant de motifs de vengeance...

Les deux amis marchèrent encore longtemps sans parler. Autour d'eux, des passants s'attroupaient devant les tracts épinglés sur les arbres.

– Dieu sait que nous l'avons attendu, espéré, voulu, ce moment ! Nous allons vivre, Matyas, vivre !

À ces mots, celui-ci ne put s'empêcher de repenser au désespoir qu'il avait lu dans les yeux du vieux professeur, mais c'est d'un ton résolument enjoué qu'il répondit :

– Ou mourir, Janos. Tout maintenant va se décider très vite.

L'autre le regarda comme s'il ne l'avait pas entendu. Il se parlait à lui-même :

– Il arrive un moment où l'on oublie d'avoir peur. Puis, le moment suivant, il est trop tard pour avoir peur. Et puis, un jour, un beau jour, on est au-delà de la peur. Nous y sommes, n'est-ce pas ?

La question n'exigeait pas de réponse. Matyas se contenta de poser une main lourde sur le bras de son ami et de lui sourire à travers ses yeux embués de larmes. Au-dessus de Buda, le ciel pâlisait déjà. La journée serait belle.

1. Tamas Aczel et Tibor Meray, *The Revolt of the Mind; A Case History of Intellectual Resistance Behind the Iron Curtain*, Londres, 1959, p. 92.

Mardi 23 octobre

Il n'y avait ni fleurs ni foule. L'accueil se réduisait à un détachement de soldats, à une centaine de permanents du Parti et à quelques classes d'écoliers agitant des petits drapeaux. Le train spécial en provenance de Belgrade s'arrêta en gare de Budapest, à 8 h 30 précise. La délégation du gouvernement hongrois, invitée d'honneur de Josip Broz Tito, était de retour de Belgrade. Andras Hegedus, Premier ministre, Antal Apro, son adjoint, Janos Kadar, secrétaire du Comité central, et Istvan Kovacs, chef des organisations du Parti pour Budapest, descendirent les premiers du Pullman au son d'une musique jouée sans conviction.

Les quatre hommes se rangèrent docilement de chaque côté du marchepied.

Ernö Gerö, Premier secrétaire du parti communiste hongrois, se fit attendre. Sa silhouette osseuse apparut enfin au-dessus des marches. La découpe des traits et la maigreur du corps donnaient au Premier secrétaire une allure d'oiseau de proie qu'accentuait encore l'acuité de petits yeux vifs, en perpétuelle agitation sous des sourcils touffus. Agent hongrois numéro 1 de la Sécurité soviétique à Budapest, et commissaire politique de longue date du GPU, ce spécialiste des basses besognes, responsable, entre autres massacres, des purges sanglantes menées contre les anarchistes du POUM, en Catalogne, durant la guerre d'Espagne, et, disait-on, de l'assassinat d'Andres Nin, le président de la république de Catalogne, avait promené sa veste de cuir et son dos voûté un peu partout, semant la haine et la terreur parmi les chefs du mouvement ouvrier en Europe, et notamment en France. Peu d'entre eux connaissaient son vrai nom, Singer, mais tous se souvenaient d'Ernst, de Pierre ou

encore de Pedro. Insensible au mépris que lui vouait le peuple hongrois, il accumulait les pseudonymes, comme il devait accumuler plus tard les plans de production fantaisistes.

La police politique soviétique avait su récompenser le dévouement de ce technocrate stalinien sans âme, en qui l'écrivain Pal Ignotus voyait un «croisement d'inquisiteur et d'ordinateur», par une promotion spectaculaire après la chute du Staline hongrois, Matias Rakosi, dont il était l'âme damnée.

En compagnie du sadique Mihaly Farkas, un bègue bedonnant, commandant en chef de toutes les forces armées du pays, mais aussi et surtout chef suprême de la police politique (AVH), et du brillant et envoûtant Jozsef Revai, l'idéologue attitré du Parti, qui abritait ses yeux de femme derrière d'immenses lunettes, ils avaient longtemps formé «le Quadrige».

Ernö Gerö s'avança de sa démarche feutrée sur le tapis rouge et, après avoir salué le détachement qui lui rendait les honneurs, il gagna le micro sans un regard pour les officiels. L'homme de l'ombre qu'il était resté longtemps ne se sentait toujours pas à l'aise sous les projecteurs. Il lut son discours d'une voix de nez, morne et lente.

– Chers camarades ! La délégation de la direction du MDP (Parti des travailleurs hongrois) vient de passer huit jours en Yougoslavie, nation amie. Durant ce séjour, elle a eu des conversations avec les dirigeants de la Ligue des communistes yougoslaves au sujet de problèmes intéressant les deux partis et les deux États. Ces discussions, empreintes dès leur début de franche camaraderie, nous semblent avoir été fructueuses par l'accord parfait sur lequel les problèmes débattus se sont conclus.

Trois ans auparavant, sur ordre du Kremlin, Gerö et les siens traitaient en chœur le camarade Tito d'« assassin » et de « chien enchaîné de l'impérialisme ». Aujourd'hui, sur contrordre du même Kremlin, Gerö et les siens voyaient en Tito un ami. Mais ils pouvaient changer à la demande, et autant de fois qu'il le fallait, quand celle-ci provenait du Kremlin¹...

1. En juin 1955, Khrouchtchev s'est rendu à Belgrade comme à Canossa pour se réconcilier spectaculairement avec Tito.

Plus tard, tandis qu'il traversait la ville, terré au fond de sa Zim noire, Gerö perçut le changement qui s'était opéré pendant son absence et son instinct l'avertit d'un danger imminent. Sa joie tomba d'un coup. Et la gastrite dont il souffrait depuis l'enfance se réveilla.

Il eut hâte, soudain, de se retrouver rue Akademia, au siège du Parti. Son repaire.

Lazslo Piros, ancien garçon boucher promu ministre de l'Intérieur, l'y attendait, entouré des autres membres du Comité central et du gouvernement au grand complet. Tandis que Piros le mettait, en quelques mots, au courant de la situation, Gerö jeta un coup d'œil sur le *Szabad Nep*. «Jusqu'à présent, pouvait-il y lire, on a empêché notre jeunesse de faire entendre sa voix, aussi bien dans les affaires nationales que dans les siennes propres. Nous savons très bien que la DISZ travaillait dans des conditions terribles. Au cours des années passées, nos jeunes nourrissaient des ressentiments profonds et justifiés. Rien d'étonnant si, aujourd'hui, ils élèvent la voix. Ceux qui demandent que notre jeunesse exprime son opinion prudemment et avec réserve ignorent le développement historique et la véritable position du mouvement de la jeunesse hongroise. Ils ne tiennent pas compte de l'état d'esprit de la jeunesse hongroise¹.»

Les autres l'observaient. Gerö, nerveux à l'intérieur, resta de marbre.

– Lorsque les étudiants se présentent devant les usines avec leurs «Seize points», se hasarda Piros, les permanents du Parti les laissent passer et les ouvriers se jettent sur les tracts ! Il n'y a qu'à Csepel que les gardiens leur ont barré le passage... Quant aux membres du Cercle Petöfi, après avoir traîné les pieds, ils semblent vouloir maintenant en rajouter...

Un mauvais sourire étirait la bouche du Premier secrétaire tandis qu'il prenait connaissance des fameux «Seize points».

– Que fait le préfet de police ? grinça-t-il. Que fait Kopacsi ? Piros eut un air embarrassé :

1. *A White Book*, p. 47 ; trad. fr., p. 24.

– Le chef du VIII^e commissariat lui a signalé les distributions de tracts, mais il a répondu que la police n'avait pas à s'en mêler...

Décidément, ce Kopacsi se distinguait ! En mars précédent, déjà, devant les policiers communistes de la capitale, il avait osé appeler Rakosi à l'autocritique et, depuis, la rumeur disait qu'il avait remplacé les portraits de Lénine et de Dzerjinski, le fondateur de la Tcheka (la première police politique soviétique), par ceux de Kossuth et de Petöfi, les héros révolutionnaires hongrois, sur les murs de son bureau...

À 10 heures, Radio Kossuth diffusa la nouvelle de la manifestation : « Comme nous l'avons rapporté hier, de grandes réunions d'étudiants ont eu lieu dans plusieurs universités de Budapest. Lors de ces réunions, il a été décidé que la jeunesse de Budapest ferait une manifestation de sympathie silencieuse devant l'ambassade de Pologne. Les jeunes ont aussi approuvé une résolution pour dénoncer et réprimer toute espèce de manifestations extrémistes, provocatrices et anarchistes. Ils déclarent que cette démonstration de sympathie doit se faire dans l'esprit de la démocratie socialiste, et ils ont promis de maintenir l'ordre et la discipline. La jeunesse universitaire se rassemblera à 14 h 30 cet après-midi devant l'immeuble de l'Union des écrivains¹. »

– Où est Nagy ? demanda encore Gerö.

– Il vient de rentrer du lac Balaton, il est chez lui, répondit Piros.

– La situation presse, intervint alors György Marosan. Il y a une odeur de contre-révolution dans l'air ! Il faut interdire la manifestation et donner l'ordre de tirer si l'interdiction n'est pas respectée². Selon *Newsweek*, Marosan, qui jouera un rôle important dans la répression qui suivra la révolution, a expliqué ainsi l'origine de sa dureté : « Toute ma vie j'ai haï la noblesse et les gens cultivés, car ce sont tous des contre-révolutionnaires

1. *La Révolte de la Hongrie, d'après les émissions des radios hongroises octobre-novembre 1956*, Pierre Horay, 1957, préface de François Fejtö, p. 11.

2. Ancien social-démocrate, György Marosan s'est rallié corps et âme au parti communiste malgré plusieurs années d'emprisonnement.

pourris, et mon plus cher désir est de les pendre au premier arbre venu avec leurs propres intestins en guise de corde.»

Il y eut un silence. Une voix s'éleva :

– Supposons que votre proposition soit adoptée et qu'on ouvre le feu, à combien de morts et de blessés estimez-vous les pertes probables ?

À son ton légèrement saccadé, tous reconnurent la voix caractéristique du philosophe György Lukacs. Marosan ne se démonta pas :

– Cent morts et mille blessés, trancha-t-il.

Sa réponse provoqua quelques remous dans la salle. C'en était manifestement trop pour Gerö, qui ne supportait pas les états d'âme. Il se leva brusquement et, sans un mot, plantant là tout son monde, alla s'enfermer dans son bureau avec Piros et Kovacs. Sa décision était prise.

À 12 heures 53 minutes, la radio interrompit son programme de musique tzigane pour annoncer qu'afin de préserver l'ordre public, le ministre de l'Intérieur interdisait tout rassemblement et toute manifestation politique jusqu'à nouvel ordre.

Dans la cour de l'université polytechnique, où le défilé s'apprêtait à s'ébranler, quinze mille personnes hurlèrent leur colère : « Dans la rue ! »

Quelques instants plus tard, rue Akademia, au siège du Parti, une délégation du *Szabad Nep* conduite par son directeur, Marton Horvath, également membre suppléant du Politburo, demanda à être reçue. Dans son édition du jour, cela n'avait pas échappé à Gerö, le journal en appelait à la sagesse des dirigeants : « Nous avons suivi les événements de Pologne avec une profonde inquiétude d'abord, puis avec un espoir et un plaisir croissants... Ces événements méritent une grande attention de notre part : un grand nombre d'entre nous, en effet, sont trop accoutumés à l'ancien état de choses et pensent qu'une démocratisation à une allure aussi révolutionnaire doit, nécessairement, provoquer un relâchement de l'ordre, et permettre aux forces contre-révolutionnaires de prendre le dessus. Les événements de Pologne prouvent exactement le contraire [...]. La leçon est claire : si les communistes et les organismes

dirigeants du Parti prennent en considération la réalité de la situation, s'ils se tournent sincèrement vers les ouvriers et soutiennent leurs revendications, il en résultera une unité et une confiance incomparables¹... »

– Je suis très mécontent de vous ! lança Gerö en guise de préliminaires².

– Il faut reporter l'interdiction, plaida Horvath. Des changements au sommet sont inévitables si l'on veut éviter la catastrophe.

Gerö toisa le journaliste :

– Vous avez perdu votre sang-froid. Vous sous-estimez la force de notre pouvoir prolétarien. Nous avons tout ce qu'il faut pour ramener une poignée de rebelles à la raison.

– Ce ne sont pas des rebelles, c'est le prolétariat qui s'apprête à descendre dans la rue ! répliqua Horvath.

L'insolence du journaliste surprit Gerö, qui en resta coi. Une voix s'éleva dans la délégation :

– Et si la manifestation a lieu quand même ?

– Eh bien, se mit soudain à crier Revai, nous allons ouvrir le feu ! Ouvrir le feu ! Ouvrir le feu !

Abasourdis, les journalistes regardaient s'époumoner l'ancien ministre de la Culture de Rakosi.

Mais ils n'étaient pas au bout de leur surprise.

– Vous avez entendu ce qu'a dit le camarade Revai, reprit Gerö d'un ton posé : si les étudiants ne respectent pas l'interdiction, nous ouvrirons le feu.

La délégation se retira, mais Revai la poursuivit en criant :

– Je viens avec vous au journal... Il faut faire un article sur la contre-révolution !

On pouvait faire confiance à cet expert ès révolution pour le rédiger : Revai était l'auteur d'une excellente analyse de la révolution de 1848... Le délicat Revai, gardien suprême des lois de l'art marxiste-léniniste-stalinien, qui, au Congrès des écrivains en 1951, avait imposé la culture planifiée à la mode de Moscou,

1. *A White Book*, p. 48 ; trad. fr., p. 24.

2. Cité in Tibor Meray, *Budapest*, Robert Laffont, 1966, p. 107.

le subtil Revai, qui avait poussé la flagornerie à l'égard du Kremlin jusqu'à déclarer, lors de l'inauguration de la statue de Staline à Budapest, que ce dernier était la plus grande figure de... l'histoire hongroise !

Désormais, les journalistes le savaient, l'affrontement était inévitable. Et, pendant tout ce temps-là, Janos Kadar s'était tu. Obstinément. Pris à partie par un journaliste, il s'était contenté de répondre :

– Les choses ne sont pas aussi simples que vous semblez le croire...

Lazslo Piros regagna son ministère transformé en forteresse. Une délégation de deux étudiants, conduite par le professeur Pribeky, l'y attendait pour lui demander de lever l'interdiction. Elle se heurta à un refus catégorique. Sans perdre patience, les étudiants mirent en garde le ministre contre les conséquences d'une telle attitude. Comme il persistait, l'un d'eux lui déclara alors qu'avec ou sans autorisation, la manifestation aurait lieu.

– Dans ce cas, je ferai tirer sur les manifestants ! s'emporta Piros.

– Vous ne savez plus ce que vous dites ! lui lança l'autre de ses interlocuteurs.

– Je vous interdis...

L'étudiant le coupa :

– Vous n'êtes plus en mesure d'interdire quoi que ce soit. Il est temps que vous le compreniez. La manifestation est déjà rassemblée. Elle est déjà dans la rue... Persistez dans votre refus et vous perdrez la face.

Sur ce, la délégation tourna les talons et s'en fut.

Furieux, Piros convoqua sur-le-champ ses cinq vice-ministres et chargea l'un d'eux, Pocze, de téléphoner personnellement à Sandor Kopacsi en lui conseillant de venir en uniforme.

– Ne venez surtout pas en civil comme la dernière fois, ici on déteste ça, recommanda donc le vice-ministre au préfet de police ¹.

1. Sandor Kopacsi, *Au nom de la classe ouvrière*, Robert Laffont, 1979, p. 119.

Celui-ci se savait mal en cour. Ses sympathies affichées pour Nagy, Kadar et, surtout, pour Jozsef Szilagyï, l'ancien colonel de la police, dégradé pour avoir osé écrire la lettre fatale à Rakosi (« Rajk ne peut pas être coupable ! »), indisposaient Piros, qu'il trouva de forte méchante humeur quand il entra dans son bureau.

– C'est un joli merdier que vos amis nous ont préparé, Kopacsi ! lui lança-t-il de but en blanc à la tête.

Le préfet se défendit : il revenait de vacances, et, selon ses rapports, c'étaient les étudiants communistes qui avaient décidé la manifestation.

– Vous direz tout cela devant les camarades, persifla Piros. Allez, je vous rejoins...

Les cinq vice-ministres se trouvaient déjà à leur place dans la salle de conférences. Kopacsi les salua et remarqua un siège resté vide à la droite du fauteuil du ministre. C'était la place habituelle du vieux Iemelianov, le « conseiller soviétique principal » auprès du ministère de l'Intérieur. Devant l'air interrogateur du préfet, Pocze murmura :

– Révoqué, parti pour Moscou.

Pauvre Iemelianov qui aimait tant la vie nocturne de Budapest, la soupe au choux hongroise et la saucisse fumée des Trois Hussards, la seule auberge – particulièrement mal famée – ouverte toute la nuit. Et qui, à l'annonce de la mort de Staline, lui avait glissé à l'oreille, alors qu'il sanglotait comme un gosse : « Staline mort : nitchevo ». Il en avait eu un haut-le-corps. Comment, « nitchevo » ? Ça ne comptait pas, ce n'était donc rien, la mort du grand, du génial, de l'incomparable Staline ? L'autre l'avait regardé dans les yeux et lui avait tendu son mouchoir à grands carreaux, en lui disant seulement : « Nous vivants. *Da!* La vie continue. »

Il devait en savoir long – ou avoir eu très peur – le camarade Iemelianov !

Piros fit son entrée en compagnie d'un inconnu en civil. L'homme était de petite taille et si mince qu'il en paraissait frêle. Sous des cheveux blonds assez rebelles, les yeux bleus étincelaient. Mais Kopacsi nota tout de suite que le personnage était imbu de sa propre importance, et il ne put s'empêcher de comparer l'inconnu aux officiers allemands qui, pendant la

guerre, contrôlaient l'atelier de mécanique où il tournait pour eux des fûts de canons !

– Camarades, voici le nouveau « camarade conseiller soviétique ». Il arrive directement de Moscou, dit seulement Piros.

C'était, à la fois, peu et beaucoup...

Le Soviétique répondit par un cillement au salut des Hongrois.

Un autre personnage fit une entrée discrète et vint se placer derrière l'inconnu. Chacun comprit qu'il s'agissait d'un interprète. Lui aussi leur était inconnu.

Le ministre de l'Intérieur ouvrit la séance en s'adressant tout de go à Kopacsi.

– Comment entendez-vous faire respecter l'interdiction de la manifestation ?

C'était ce qui s'appelait une question directe. Kopacsi prit le temps pour se lever, dressant sa masse au-dessus de la table. À trente ans, son visage carré aux traits réguliers respirait la force tranquille. Il est vrai que peu de chose pouvait émouvoir cet ancien maquisard, qui n'avait pas quinze ans lorsqu'il faisait le coup de feu contre les Allemands dans la montagne de Bukk, au sud des Carpates. Fils et petit-fils de métallo, ex-ouvrier tourneur du Nord du pays devenu policier d'élite, puis nommé préfet par Rakosi grâce à sa haute taille et à son origine « aryenne » (*sic*), il avait commencé à douter de sa foi communiste après un pèlerinage dans son ancienne usine de Diosgyör à la fin de l'année 1953. Depuis, témoin des purges qui frappaient indistinctement autour de lui, son doute n'avait fait que grandir, même si le redoutable général Bielkine, patron de la Sécurité soviétique et principal organisateur du procès Rajk, avait fini, éliminé comme tant d'autres, et si le non moins redoutable général Gabor Peter, le chef de la Sécurité hongroise, s'était retrouvé un jour à la direction d'une coopérative de confection de vêtements dans les faubourgs de Budapest, bref, même si le Kremlin était parfois intervenu dans le bon sens...

En effet, trois mois après la mort de Staline, le Praesidium du Soviet suprême avait convoqué Rakosi pour l'accuser d'affamer son peuple, de le décimer et de se couvrir de crimes. C'est Malenkov, l'héritier officiel, qui menait la meute des

Molotov, Beria, Boulganine, Souslov, Kaganovitch, Vorochilov, Khrouchtchev et autre Mikoyan. Ils lui avaient même reproché de laisser croupir les paysans, collectivisés de force, dans les camps de concentration. Un comble !

– Si cela continue, vos paysans vont sauter sur leurs fourches et vous chasser hors des frontières ! s'était écrié Khrouchtchev.

– Vous voulez quoi ? Être le roi des juifs ? avait surenchéri Beria de sa voix de fausset, faisant allusion aux origines juives du dictateur... Beria le tout-puissant ministre de l'Intérieur, l'ex-patron du NKVD (l'ancêtre du KGB), le déportateur en chef des peuples du Nord-Caucase et des Tatars de Crimée, qui, quelques mois plus tard, serait abattu comme un chien par tous les autres, unis au coude à coude dans ce meurtre rituel !

Finalement, sous la pression de Moscou, Rakosi, pâle et tremblant, avait accepté d'associer Nagy à la direction du pays.

– Le redoutable Rakosi, celui qui se plaît tant à se faire appeler « le meilleur disciple hongrois du camarade Staline », s'est donc couché, avait ironisé le père de Matyas Horvath. Tout cela est plein d'enseignement sur la relativité du pouvoir dans notre beau monde communiste : vu de Moscou, quel que soit le poste que l'on occupe dans l'un des satellites de l'Empire rouge, fût-il le plus élevé, on n'est qu'une merde quand ça va bien, et une sous-merde quand ça va mal. Joli destin !

Nagy, le nouveau chef du gouvernement, s'était empressé d'ouvrir les prisons. Mais, avec l'exhumation des martyrs aux dents cassées et aux ongles arrachés, taxés depuis des lustres et indifféremment d'« espions » ou de « sionistes », c'était l'enfer qui était alors apparu...

On estimait à plus de deux cent mille le nombre de victimes des purges rakosistes. Personne n'était épargné, pas même les plus hauts responsables du Parti. Comme le dit un intervenant lors de la réunion du Cercle Petöfi du 19 juin 1956 : « En cinq ans de dictature stalinienne, de 1948 à 1953, on a emprisonné, torturé et assassiné plus de communistes que pendant les vingt-cinq du régime Horthy ! » Des gens, des voisins, des amis, des parents disparaissaient pendant la nuit, pour ne jamais revenir. Et le pays accumulait sans cesse du retard sur les autres pays non communistes. Mais les intellectuels marxistes raisonnaient en

croyants : « Peu importe mon opinion, les décisions du Parti sont justes, car le Parti représente la grande armée du prolétariat. » Certains anciens détenus, notamment des camps de Kistarcsa et de Recsk, inculpés pour conspiration et espionnage et jamais jugés, comme par exemple l'ancien dirigeant étudiant, Paul Jonas, arrêté à vingt-cinq ans et libéré à trente, figureront au premier rang de la révolution¹.

Les récits des souffrances endurées par les prisonniers, hommes et femmes confondus, avaient révélé à tous l'impitoyable nature du système. Lequel système, un an plus tard, alors que Moscou bruissait de rumeurs de guerre contre l'Ouest en riposte à la ratification des accords de Paris sur le réarmement de l'Allemagne, avait d'ailleurs vite retrouvé sa nature véritable avec le retour en force de Rakosi sur la scène politique et l'éviction de Nagy. Puis, nouveau rebondissement, avec le limogeage de Rakosi (« Comme un vieux valet qui aurait mis le feu à la maison ») et l'arrivée de Gerö...

De mal en pis ! « À la place d'un Rakosi chauve, on nous a donné un Rakosi au poil rare », disait-on à Budapest.

Béla avait raison. Béla avait toujours raison !

Sandor Kopacsi eut une pensée émue pour Béla Banhegyi, le maître à penser de son adolescence qui n'avait pas craint de le houspiller lors de leurs retrouvailles à Diogyör, en 1953. Trois ans après, ses paroles résonnaient encore dans sa tête : « Sandor, nous avons fait du beau gâchis ! Tu te rappelles ce que nous nous étions promis : on abat le capitalisme à coups de pieds au cul, on fout dehors les agents de maîtrise, tout le système de salaire aux pièces, c'est fini ! Ben, mon cochon ! Avant, on avait un agent de maîtrise sur mille tourneurs, maintenant on en a un sur dix. Avant, tu les connaissais, tu pouvais discuter avec : maintenant, il est là, derrière toi, montre en main, les directives du Parti en

1. Certaines estimations sont proprement effarantes : entre 1952 et 1955, ce sont plusieurs dizaines de milliers de Hongrois qui passèrent en jugement et furent condamnés à des peines de prison. Selon Sandor Nogradi, il n'existait pas de « légalité révolutionnaire » aux yeux de Rakosi, qui avait coutume de dire : « Les gens doivent comprendre que c'est la dictature du prolétariat » *Töténelmi lecke*, Budapest, 1970, p. 441.